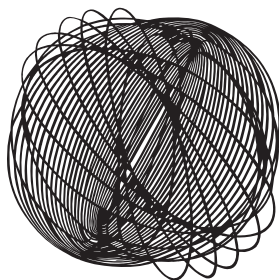


DU MONDE ENTIER

HANS MAGNUS ENZENSBERGER

TUMULTE

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR BERNARD LORTHOLARY



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

POÉSIES

POLITIQUE ET CRIME. Neuf études

ESSAI DE QUELQUE ENVERGURE SUR LA CRASSE

LE BREF ÉTÉ DE L'ANARCHIE. La vie et la mort de Buenaventura Durruti

LE NAUFRAGE DU TITANIC. Une comédie

EUROPE, EUROPE !

MÉDIOCRITÉ ET FOLIE. Recueil de textes épars

LA GRANDE MIGRATION, suivi de *Vues sur la guerre civile*

REQUIEM POUR UNE FEMME ROMANTIQUE. Les amours tourmentées d'Augusta Bussmann et de Clemens Brentano

FEUILLETAGE

LE PERDANT RADICAL. Essai sur les hommes de la terreur

MAUSOLÉE, précédé de *Défense des loups* (choix), *Écriture Braille* (choix) et *Parler allemand* (choix)

JOSÉPHINE ET MOI

HAMMERSTEIN OU L'INTRANSIGEANCE. Une histoire allemande

LE DOUX MONSTRE DE BRUXELLES ou L'Europe sous tutelle

Du monde entier

HANS MAGNUS ENZENSBERGER

TUMULTE

*Traduit de l'allemand
par Bernard Lortholary*

nrf

GALLIMARD

La traduction de cet ouvrage a bénéficié d'une subvention du Goethe-Institut.



Titre original :

TUMULT

© Suhrkamp Verlag, Berlin, 2014.

© Éditions Gallimard, 2018, pour la traduction française.

Aux disparus

Carnet d'un premier contact avec la Russie

(1963)

L'adresse n'était pas tout à fait exacte, mais la lettre avait néanmoins atterri dans ma boîte : Budal Gar, Tome, Norvège. Les Italiens ont toujours des problèmes avec les caractères qui n'existent pas dans leur alphabet. L'expéditeur indiqué au dos de l'enveloppe ne me disait rien : Comes. « Caro amico », l'homme qui m'écrivait si aimablement avait nom Giancarlo Vigorelli et signait en qualité de secrétaire général et éditeur de la revue romaine *L'Europa letteraria*. Et là il me revint que j'avais fait sa connaissance des années auparavant. En Italie, les talents comme le sien ne sont pas rares. De l'ambition, de l'entregent et de bonnes relations dans tous les partis lui procuraient des fonds dont l'origine demeurait obscure. Ils lui avaient servi à fonder une organisation qui s'appelait *Comunità europea degli scrittori*. Les mauvaises langues le comparaient à un impresario ou à un directeur de cirque. Mais c'était injuste, car ses initiatives étaient méritoires. En pleine guerre froide, il n'y avait personne au monde qui s'efforçât, avec autant de zèle et de gentillesse, de jeter des passerelles au moins culturelles par-dessus les tranchées entre blocs ennemis. Il avait

ainsi organisé déjà telle ou telle rencontre entre écrivains occidentaux et « de l'Est ».

J'avais donc entre les mains une invitation à une rencontre qui devait se tenir à Leningrad. Comment je me trouvais figurer sur la liste de Vigorelli, c'était loin d'être clair. Car il me laissait entendre que j'y côtoyais des auteurs de nombreux pays, dont certains de gros calibre. Il n'allait pas de soi que Vigorelli eût songé aussi aux Allemands de l'Ouest. Pour nous autres, Leningrad était un lieu mythique, pour ne pas dire tabou, situé dans un Orient qui n'avait rien de proche : d'abord parce qu'une armée allemande, vingt ans auparavant, avait encerclé, assiégé et affamé Leningrad, ensuite parce que Yalta avait fait disparaître cette ville derrière un rideau bien difficile à ouvrir. L'atmosphère, des deux côtés du mur de Berlin, était militante et empestée par la peur d'escalades à la couture des deux empires.

L'Allemagne, c'étaient deux protectorats, d'un côté la tiède République fédérale, de l'autre la « Zone », sur laquelle je ne me berçais pas d'illusions, vacciné que j'étais par le spectacle qu'elle m'offrait et par mes lectures déjà anciennes : *Les Origines du totalitarisme* de Hannah Arendt, *Homage to Catalonia* d'Orwell et *La Pensée captive* de Czesław Miłosz. Je m'étais aussi procuré une dose de connaissances marxistes de base, aidé en cela par un jésuite de Fribourg. Il s'agissait de Gustav Wetter qui, en deux volumes sur *Le Matérialisme dialectique*, avait soumis celui-ci à une préparation aussi minutieuse qu'un cannibale s'apprêtant à se régaler d'une tendre victime. On l'avait laissé faire, en pleine guerre froide, et ce que révélait cette dissection m'avait plus d'une fois convaincu. Mais il me manquait ce que les livres ne peuvent donner : l'autopsie. Je voulais voir de mes yeux comment cela se passait de l'autre côté, et ce non seulement dans les pro-

vinces satellites, mais en Russie, ce pays qui depuis longtemps ne s'appelait plus que *CCCP*, Union des républiques socialistes soviétiques.

C'est ainsi que par un après-midi d'août — je me souviens encore que c'était un samedi — j'ai atterri à Leningrad dans un avion russe. Avaient fait le voyage : Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, Nathalie Sarraute, Angus Wilson, William Golding, Giuseppe Ungaretti et Hans Werner Richter. Et du côté de l'Est se présentaient Mikhaïl Cholokhov, Ilya Ehrenbourg, Constantin Fédine, Alexandre Tvardovski, Evguéni Evtouchenko, Jerzy Putrament de Pologne et Tibor Déry de Hongrie. De RDA était arrivé quelqu'un, un certain Hans Koch, dont on sut seulement qu'il servait de secrétaire à l'Union des écrivains d'Allemagne de l'Est. Ingeborg Bachmann, qui avait été invitée, se décommanda au dernier moment ; quant à Uwe Johnson, les officiels, tant d'Allemagne de l'Est que russes, n'avaient pas voulu en entendre parler.

Néanmoins, sans doute fallait-il quelque Allemand de République fédérale ; car le monde extérieur avait peu à peu levé la quarantaine politique qui pesait sur nous. Mais quel Allemand ? Max Frisch aurait été mieux, mais il était suisse. Toutefois, n'y avait-il pas Hans Werner Richter, bien connu ? La saga du Groupe 47 s'était répandue jusqu'à Moscou. Le thème officiel des débats était anodin : « Problèmes du roman contemporain ». Mais pourquoi moi, qui n'avais jamais écrit de roman ? Je crois que c'était surtout ma date de naissance qui avait pesé dans la balance. On pouvait être sûr de ne pas tomber sur des détails fâcheux datant de la période nazie ; en outre je passais pour vaguement « de gauche », quoi qu'on entendît par là.

Je n'étais jamais allé en Russie. Les us et coutumes qui y régnaient ne m'étaient pas familiers. Comme c'était l'Union des écrivains soviétiques qui avait pris les choses en main, nous étions considérés comme une délégation en visite officielle. Nous étions logés dans le meilleur hôtel de la ville, le Grand Hôtel Europe, sur la perspective Nevski. Le sol du foyer était recouvert d'authentiques tapis du Caucase, de Boukhara et de Perse. Dans les salles de bains surchauffées trônaient de gigantesques baignoires à pieds de lions en fonte. Il y avait aussi un jardin d'hiver avec des palmiers. Avec sa splendeur un peu décrépite, ses grands lustres et ses bureaux massifs, la grande maison ne recevait plus depuis longtemps des messieurs comme Tourgueniev et Tchaïkovski, ou plus tard un Gorki ou un Maïakovski, elle était à la disposition d'une nouvelle classe de clients.

Un petit kiosque vendait des journaux en toutes sortes de langues, mais je dus me contenter du *Neues Deutschland*, de *L'Unità* et de *L'Humanité*. J'étais incapable de déchiffrer même les titres de beaucoup d'autres. Était-ce du mongol, de l'arménien, du tadjik ? Je préférerais m'en tenir à la *Pravda*, car même mon russe lamentable suffisait pour comprendre les gros titres, d'autant qu'on devinait toujours ce qu'ils annonçaient : des succès de la production soviétique et de mauvaises nouvelles du monde capitaliste. Je me heurtai à l'incompréhension lorsque je demandai un plan de la ville. D'ailleurs personne, de façon générale, ne s'intéressait apparemment aux cartes. S'en enquérir provoquait déjà l'étonnement. Il n'y avait que les espions pour être à l'affût de pareils secrets d'État.

En revanche notre « délégation », qui n'était composée que de son chef Hans Werner Richter et de moi, avait droit à deux accompagnateurs, pas moins, lesquels se révélèrent

bientôt être des perles rares. De tels cornacs servent bien sûr avant tout d'interprètes pour étrangers balbutiants, mais ils ont encore d'autres tâches : ils doivent épargner les désagréments non seulement à l'hôte étranger, mais aussi à l'État. Les hautes instances attendent d'eux des rapports sur la façon dont on se comporte et sur ce qu'on pense. L'un d'eux était Lev Ginzburg, un être adorable, germaniste et traducteur de haut niveau, auquel on n'avait probablement confié cette mission qu'à titre d'extra. Et l'autre aussi, nommé Constantin Bogatyrev, semblait se soucier peu de ses obligations officielles ; il écartait comme des mouches importunes tous les discours idéologiques. Et même il ne tarda pas à tenir, sur le parti au pouvoir et sa politique, des propos tellement dépréciatifs que je commençai à me demander si on ne nous avait pas collé un provocateur. Vu la surveillance de tous les instants, cela n'avait rien d'in vraisemblable. Mais je me rendis bientôt à l'évidence : mon soupçon était injustifié.

Kostia, comme il s'appelait lui-même, était un homme de trente ou trente-cinq ans, chétif, presque sous-alimenté, qui avait visiblement survécu à des années difficiles. Il connaissait comme sa poche tout l'appareil d'État, savait à quelles sanctions et à quels avantages on pouvait s'attendre, quels magasins étaient réservés aux privilégiés et quelles étaient alors les hiérarchies déterminantes. Lorsque je lui demandai d'où venait l'état de ses dents, il me répondit froidement que c'était un petit souvenir de sa déportation. Peu à peu il me parla, comme si cela n'avait rien d'extraordinaire, des prisonniers parmi lesquels il avait passé, loin derrière l'Oural, quelques années. Depuis lors, il s'y connaissait en dentisterie. Ce fut bien utile lorsque Hans Werner fut brusquement affligé d'une rage de dents qui le mit hors de combat pendant deux jours.

La véritable passion de Kostia n'était pas la politique, mais la poésie. Peut-être avait-elle fait son malheur, peut-être avait-il copié et fait circuler des vers interdits ; on pouvait l'imaginer, car il était capable de citer par cœur des poèmes d'Ossip Mandelstam aussi bien que les *Élégies de Duino* de Rilke — et celles-ci en allemand.

Cela a toujours existé dans l'intelligentsia russe. Kostia incarnait l'éthique de gens qui mettent la littérature au-dessus de tout : un culte qui chez nous n'existe plus depuis longtemps.

Même moi je le savais : Saint-Petersbourg, Petrograd ou Leningrad, cette beauté qu'on néglige, est hantée à chaque coin de rue par des fantômes littéraires. Mais de Pouchkine, Gogol, Dostoïevski, des *Frères de Saint-Séraphin*, de poètes comme Khlebnikov et Harms, il n'était pas question dans les débats que le congrès avait mis à l'ordre du jour.

Constantin Fédine, homme d'influence, président de la presque toute-puissante Union des écrivains, pesta contre Joyce, Proust et Kafka, les Français défendirent le nouveau roman, et les permanents du Parti firent l'éloge du réalisme socialiste. Tout cela était passablement ennuyeux. Seul Ilya Ehrenbourg, qui, sans l'être en titre, était intellectuellement le chef de la délégation soviétique, mit un peu d'animation. Rien d'étonnant, car dès 1954, avec son récit *Le Dégel*, il était devenu le parrain d'une première timide période de critique du stalinisme. Du coup, il tapait passablement sur les nerfs des vétérans de l'Union. « Nos écrivains, déclarait-il, n'écrivent pas de mauvais romans parce qu'ils défendent le socialisme, mais parce que le bon Dieu ne leur a pas fait la grâce d'avoir du talent. Où qu'on regarde en Union soviétique, on ne voit poindre aucun Tolstoï, aucun Dostoïevski, aucun Tchekhov. Mais nous ne manquons pas d'auteurs

sans talent. » Il estimait qu'il fallait des écrivains s'adressant à des millions de lecteurs, mais que la littérature russe avait aussi besoin d'autres auteurs, écrivant pour cinq mille lecteurs. Personnellement, il n'avait rien à faire du nouveau roman, qu'on portait là aux nues. Mais le droit d'expérimenter devait être respecté par tous. Ce fut le sommet des débats.

Personne ne revint sur ses arguments, pas même lui. En homme du monde, il préféra s'entretenir de l'Allemagne avec Hans Werner Richter ; il prit même le temps de parler avec moi, alors que j'étais en Russie un parfait inconnu.

Mais un congrès n'est finalement qu'un congrès. Aussi Kostia et moi avons-nous fait, chaque fois que ce fut possible, des tentatives d'évasion. Le temps pour cela était compté. Nous sommes allés voir le cuirassé *Aurora*, qui avait déjà été engagé dans la guerre russo-japonaise en 1904-1905. Le drapeau rouge pendait mollement au mat. Le navire me parut plutôt petit, et bon à mettre à la ferraille. Ensuite, encore un coup d'œil au Palais d'hiver, où avait éclaté en novembre 1917 la révolte ou, si l'on veut, le putsch des bolcheviques, et puis l'aiguille d'or de l'Amirauté. On ne nous accorda rien de plus.

Il a dû y avoir, peut-être le deuxième jour, un grand banquet. Je me souviens d'avoir été assis à côté d'un géant qui portait le somptueux uniforme d'amiral de la Flotte rouge et une grosse bague avec un camée blanc. Comme je m'en enquérais, il m'expliqua avec un rire énorme que c'était un portrait du tsar Nicolas II, qu'il vénérât. Entre-temps le repas avait commencé — par de nombreux toasts. On n'échappait pas aux verres de vodka remplis à ras bord. Sartre, qui siégeait à la place d'honneur, sembla n'être pas de taille dans ce combat contre l'alcool. Au milieu de la

longue série des plats, il dut s'avouer vaincu. Un discret garde du corps l'emmena pour le mettre en sûreté. Le bruit courut plus tard qu'on avait appelé un médecin urgentiste, mais on n'est pas obligé de croire tout ce qui se chuchote dans les couloirs.

Le dernier soir, ce fut plus décontracté, et ce grâce, je crois, à Evguéni Evtouchenko, qui avait trois ans de moins que moi et savait très précisément où l'on s'amusait, la nuit, à Leningrad. L'endroit où il nous traîna était l'étage abandonné d'une usine, une sorte de loft. Il y avait là un petit ensemble qui ne jouait pas seulement du musette et du swing, il n'ignorait rien de la dernière mode occidentale. Les *stiliagi* portaient fièrement leurs blousons de cuir et leur jeans vrais ou faux. Pendant que les plus vieux se saoulaient en silence, mais avec application, la jeunesse s'adonna au twist jusqu'à l'aube. J'ai compris plus tard comment les petits gars se tenaient au courant : c'était à des émetteurs comme *Radio Liberation* ou au *Russian Service* de la BBC qu'ils devaient de connaître les chansons d'Elvis Presley et des Beatles. Ils savaient parfaitement déjouer sur ondes courtes le brouillage des émetteurs soviétiques.

Le soir suivant, direction Moscou par la célèbre Flèche rouge. Ce train de wagons-lits devait en particulier sa réputation aux couples d'amoureux sans refuge, que des logements exigus privaient de leur bonheur. Les compartiments à deux lits n'étaient pas seulement confortables et accueillants, du fait de l'écartement des rails, c'étaient aussi des garçonnières idéales, car on ne demandait pas aux voyageurs d'indiquer leur état civil. Le trajet durait dix heures et personne ne s'en plaignait.

À Moscou aussi, les « délégués », que personne n'avait

délégués, furent aussitôt pris en main. Nous étions logés à l'hôtel Moskva, tout près de la place Rouge, face au Kremlin. Les clients pénétraient dans ce grand immeuble rectangulaire par un gigantesque hall mal éclairé, parsemé de fauteuils club avachis. Aux quatre coins de la salle étaient accrochés des haut-parleurs diffusant jour et nuit de majestueux chants choraux. Des ascenseurs grinçants, chroniquement en surcharge, amenaient les hôtes jusqu'au neuvième étage, où une grosse surveillante les enregistrait et veillait à ce que personne ne se trompe de chambre.

Le programme comportait une « lecture internationale » dans une maison des syndicats. Elle se déroula en de si nombreuses langues que le public ne comprit pas grand-chose. Plus amusante fut une invitation privée d'Ilya Ehrenbourg. Son appartement dans la rue Gorki était si vaste que cela me rappela les réceptions chez les gens de Park Avenue ou de la rue de Varenne. Aux murs, l'art de la modernité classique : ici un Matisse, là un Braque ou un Vlaminck. Le champagne était présenté par des serveuses portant coiffe blanche, corsage noir et petit tablier brodé. Elles faisaient passer des plateaux de petits fours et de canapés. Notre hôte avait voulu créer l'illusion d'une époque bourgeoise bien révolue, et c'était à s'y méprendre. En français, je le questionnai sur les années mouvementées qu'il avait passées à Paris, fréquentant à Montparnasse Picasso, Modigliani, Apollinaire, dînant à la Rotonde avec Diego Rivera, et sur ses aventures durant la guerre d'Espagne. C'était un homme qui en avait vu de toutes les couleurs et qui était toujours retombé sur ses pieds. On aurait pu le prendre pour un industriel souabe, très sûr de lui et très réservé. J'appris incidemment que, ce week-end, il avait pris son avion privé pour aller chasser sur ses terres en Sibérie. Mais on sentait qu'il était au-dessus de

tout cela, qu'il avait des arrière-pensées intéressantes et poursuivait des objectifs politiques précis.

La délégation n'eut aucune chance de voir de Moscou davantage que l'hôtel, le mausolée de Lénine devant le Kremlin ou un « parc populaire des conquêtes techniques », car déjà nous attendait une croisière sur la Moskova, qui nous mena jusqu'au confluent avec l'Oka et dura presque une journée entière. Pour parvenir au débarcadère et au bateau, nous eûmes à traverser une sorte de gare navale, un imposant bâtiment de plusieurs étages couronné d'une étoile soviétique lumineuse. Il faisait très chaud. Ne disposant d'aucune carte, je ne compris pas où on allait. Manifestement, de cet endroit la capitale était reliée à des mers lointaines ; car étaient ancrés le long du quai non seulement des bateaux à vapeur destinés aux excursions, mais aussi des cargos qui emportaient leur fret jusqu'à la Baltique ou à la mer Caspienne. Le système compliqué des canaux de la Moskova et de la Volga nous fit traverser de grands lacs de retenue et passer d'énormes écluses ornées de colonnes, qui s'ouvraient et se fermaient automatiquement comme par magie. Sur le pont, on était installés à l'abri du soleil sous des voiles blanches, et c'était la belle vie. Le vin de Géorgie n'était pas seul à couler à flots, la vodka aussi. Je m'étonnai de la bravoure avec laquelle Hans Werner tenait le coup, à la table des écrivains russes.

Entre-temps, la nouvelle sensationnelle du jour s'était vite répandue. Nikita Khrouchtchev, le souverain de cet immense pays, avait exprimé le désir de s'entretenir avec les écrivains qui étaient rassemblés là, et même si possible chez lui. Aussitôt, on se demanda à mi-voix qui pourrait bien être ou non de la partie.

Comme toujours, je ne tenais pas assez bien l'alcool et

Carnet d'un premier contact avec la Russie (1963)	11
<i>Postscripta 2014</i>	35
Notes griffonnées d'un journal de voyage à travers l'Union soviétique et de ses suites (1966)	37
<i>Postscripta 2014</i>	99
Prémises (2015)	103
Souvenirs d'un tumulte (1967-1970)	107
<i>Postscripta 2014</i>	237
Par la suite (1970 <i>sqq.</i>)	241
<i>Postscripta 2014</i>	274
<i>In memoriam</i> (1978)	277
<i>Index des personnes</i>	279

HANS MAGNUS ENZENSBERGER

Tumulte

Lorsqu'on s'apprête à se retrouver soi-même après un demi-siècle, on doit s'attendre à des surprises. Hans Magnus Enzensberger s'est embarqué dans l'aventure. C'est d'une découverte fortuite dans ses archives qu'est née cette confrontation avec le passé, ce regard rétrospectif sur une décennie controversée et agitée, les années 1960.

Un premier voyage en 1963 le conduit en Russie, où le hasard voudra qu'il soit reçu dans la datcha de Khrouchtchev. Trois ans plus tard, le voici qui traverse l'URSS de part en part, de l'extrême Sud jusqu'en Sibérie. Durant ce périple se noue la relation avec celle qui deviendra sa deuxième femme, son « roman russe », véritable fil rouge de l'ouvrage. Les années 1968-1969 voient le poète en plein tumulte politique et personnel. Puis, la guerre du Vietnam le pousse à accepter un poste dans une université américaine, avant de se lancer dans les tourments de la révolution à Cuba. Mais les conflits entre factions de l'opposition extra-parlementaire à Berlin ne sont jamais bien loin, dans lesquels notre auteur aura aussi son rôle à jouer.

Avec le recul, quel jugement l'Enzensberger d'aujourd'hui porte-t-il sur le jeune homme qu'il fut ? La réponse nous est donnée dans la conversation houleuse qu'il imagine entre les deux, et dans laquelle chacun défend chèrement sa peau.

Romancier, poète, essayiste, Hans Magnus Enzensberger, né en Bavière en 1929, est l'un des plus fins analystes de l'époque contemporaine. Il est l'auteur de nombreux textes publiés aux Éditions Gallimard, notamment Le perdant radical (2006) qui a suscité la polémique en Allemagne, et Hammerstein ou l'intransigeance (2010) qui a reçu le prix Lire du « meilleur livre de l'année ».